Document generated on 04/17/2024 6:30 a.m.

Brèves littéraires

Violette et Lilas

Gisèle Guertin

Number 80, 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61192ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Guertin, G. (2010). Violette et Lilas. *Brèves littéraires*, (80), 79–81.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gisèle Guertin

Violette et Lilas

Tante Rose a eu deux filles. Deux jumelles prénommées Violette et Lilas.

Elles étaient plus âgées que moi. Quand j'avais dix ans, elles en comptaient vingt. Dodues, goguenardes, volubiles, chaque dimanche après-midi d'été, elles habitaient de façon désinvolte notre campagne, prenaient d'assaut les champs que notre père avait labourés, hersés, semés, épierrés. Toutes deux piétinaient avec un sans-gêne déconcertant les carrés de jardin dûment ameublis par notre mère, en croquaient les fraises à peine rosies, détectaient en temps opportun les prunes les plus juteuses, les pommes les plus mûres, celles dont nous guettions la chute depuis des semaines. La première tomate – Dieu sait que ça compte, la première tomate du jardin –, devenait leur chasse gardée. En automne, la liqueur aqueuse des melons brodés perlait le pourtour de leurs lèvres gourmandes. Sans parler des blés[1] d'Inde en épis, cueillis expressément pour leur en mettre plein la bouche de notre abondance campagnarde, de notre profusion maraîchère. Elles repartaient, non sans avoir prélevé à nos plates-bandes, marguerites, zinnias, soucis, pois de senteur, dahlias, bref, ce que l'été, semblait-il, avait fleuri pour elles. En fait, elles pillaient les lieux que nous tentions de domestiquer pour un peu d'aisance, de confort, voire de survivance en milieu rural.

Un bon dimanche, Violette est arrivée, flanquée d'un cavalier. C'est ainsi que nous avons spontanément désigné le type aux cheveux roux, qui, sous nos buissons ombragés, faisait la cour à la plus plantureuse de nos cousines citadines. Peu de temps après, Lilas nous a présenté l'élu de son cœur, rondouillet et jovial. Ainsi, nous avions sous les yeux, deux fois plutôt qu'une, des spécimens de la gent amoureuse.

Certains après-midi, Tante Rose se demandait où étaient passées ses tourterelles, mais l'investigation n'allait pas plus loin que les carrés du jardin, le tour du hangar ou le coin de l'étable. Quant à nous, jamais nous n'avons dénoncé, encore moins renoncé à l'observation clandestine des scènes jouées sous nos cerisiers, noisetiers, cornouillers. Ces corps à corps, nous les assimilions aux rapprochements observés chez nos animaux, lesquels menaient à l'éclosion de la vie.

Violette, un bon jour, s'en était allée étudier l'anglais chez une grand-tante paternelle, du côté de Toronto. Lilas, peu de temps après, était devenue l'engagée d'un soi-disant « mon oncle le curé ». Leur absence avait alors contraint nos regards complices de la célébration des sens à jeûner cruellement. À mesure que décantent mes souvenirs, j'imagine ce qu'avait pu signifier leur subreptice disparition.

Quelques années plus tard, Violette et Lilas, après avoir mordu à tous les fruits de notre éden, ont convolé en justes noces avec un beau chevalier servant. Nous étions au mariage. Ensuite, nous ne les avons plus revues.

Ces femmes à l'appétit bien aiguisé, avaient été pour nous, rustres campagnards, notre béotienne école d'apprentissage.

En avril dernier, j'ai croisé Violette et Lilas aux obsèques de leur mère. Laquelle était Lilas, laquelle était Violette ? Veuves toutes les deux. Chignons gonflés à

bloc et robes de soie moirée aux décolletés audacieux. En forme, les jumelles, malgré leurs soixante ans bien sonnés. Je me suis demandé si la mort allait les épargner.

Après la cérémonie religieuse, nous nous sommes étreintes maladroitement. Quelques délictueux relents d'eau de Cologne et de sueurs musquées ont reflué dans mon esprit, et pour un bref instant, ont ramené mes cousines aux étés crissant le foin, les cigales et l'amour, et moi, à mes postes d'observation.

Je leur ai offert des confitures et une gelée de groseilles du plus bel écarlate. Leurs yeux roulaient dans l'eau.

Note de l'éditrice
[1] Maïs